

Depeyre Colette & Dumez Hervé (2007) "la théorie en sciences sociales et la notion de mécanisme : à propos de Social Mechanisms", *Le Libellio d'Aegis*, dossier 'méthodologie', volume 3, n° 2, printemps, pp. 21-24

Borzeix Anni (2007) "Jeux d'échelle", *Le Libellio d'Aegis*, dossier 'méthodologie', volume 3, n° 2, printemps, pp. 25-28

Sommaire

1

DOSSIER SPÉCIAL NILS BRUNSSON

Cinquante ans après sa fondation, où en est la théorie des organisations : un bilan pour un débat
N. Brunsson

4

La mécanique de l'espérance vue par Nils Brunsson : réformons pour être (enfin) rationnels
H. Dumez

9

Drucker, Galbraith, Ghoshal : trois visions critiques de l'éthos managérial
M. Marchesnay

18

Pour l'apprentissage de la non-lecture par le chercheur en gestion
H. Laroche

21

MÉTHODOLOGIE

La théorie en sciences sociales et la notion de mécanisme : à propos de *Social Mechanisms*
C. Depeyre & H. Dumez

25

Jeux d'échelles
A. Borzeix

28

Pour une approche stratégique des architectures sectorielles — Séminaire avec M. Jacobides
C. Curchod

34

SÉMINAIRE "RÈGLE"

Règles et conventions : l'approche économique — Séminaire avec O. Favereau
J.-B. Suquet

46

Quelle histoire des règles ? — Séminaire avec P. Napoli
J.-B. Suquet

56

Programme des prochains séminaires AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://erg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

La théorie en sciences sociales et la notion de mécanisme : à propos de *Social Mechanisms*

Quels types de résultats théoriques peut-on attendre d'une recherche en sciences sociales, par exemple en gestion, qui adopte une démarche qualitative et n'entend rester, ni au stade de la monographie descriptive, ni au stade de l'explication historique comme succession d'événements contingents ? Il y a sans doute plusieurs réponses possibles. Mais probablement en nombre très limité. On peut penser à des typologies¹ ; à des scénarios² (dans la tradition de l'économie autrichienne) ; ou à des analyses en termes de mécanismes.

Nous nous intéresserons ici au dernier point³. Comme l'a écrit Jon Elster⁴ : « *the basic concept in the social sciences should be that of a mechanism rather than a theory* ».

La mise en évidence de mécanismes comme apport théorique

Qu'est-ce qu'un mécanisme ? Le mécanisme est lié à l'idée d'explication. Raymond Boudon donne un exemple. Lorsque l'on énonce une liaison générale du type : un contrôle des loyers provoque généralement une dégradation du marché du logement, on se pose immédiatement la question « pourquoi ? » et on cherche l'enchaînement de causes qui relie les deux pôles de l'affirmation. On voit deux choses se dessiner au niveau du mécanisme : le mécanisme est de forme générale et sa force explicative vient de cette généralité ; en même temps, le mécanisme n'est pas une loi – en effet, il ne fonctionne que dans certains contextes, sous certaines conditions. La notion de mécanisme permet donc de relier généralité et contexte. Elle ne renvoie pas à la généralité abstraite (celle de la loi) mais ne renvoie pas non plus à l'explication *ad hoc*, événementielle. L'enjeu de l'explication se joue dans l'articulation entre généralité et contexte. Jon Elster note : « *Roughly speaking, mechanisms are frequently occurring and easily recognizable causal patterns that are triggered under generally unknown conditions or with indeterminate consequences.* » (op. cit., p. 45) Elster prend un exemple : des enfants d'alcooliques deviennent alcooliques en arrivant à l'âge adulte ; mais des enfants d'alcooliques, une fois arrivés à l'âge adulte, ne boivent pas une goutte d'alcool. Il est possible d'expliquer dans les deux cas un mécanisme. Selon le contexte, l'explication repose sur l'un ou l'autre mécanisme. On aura remarqué le verbe « expliciter ». Beaucoup de travaux quantitatifs qui étudient la covariance reposent sur des mécanismes causaux implicites. L'analyse des mécanismes consiste souvent à expliciter ces chaînes de causes. Pour arriver à constituer une explication, la mise en évidence d'un mécanisme doit respecter quatre conditions, action, précision, abstraction et réduction :

- Un mécanisme ne traite pas de variables, mais d'acteurs et d'action, d'acteurs agissant.
- Un mécanisme est précis. On est dans le champ de la théorie de moyenne portée de Merton : on ne cherche pas des grandes lois sociales (ce qui ne veut pas dire que le mécanisme n'est pas général ; au contraire, le mécanisme est général au sens où l'on peut identifier un même mécanisme dans des contextes différents).
- Un mécanisme est une abstraction, c'est une sorte de modèle. Il s'agit de se focaliser sur l'essentiel et de bâtir un modèle analytique.
- L'idée de réduction renvoie au fait qu'il s'agit de réduire le fossé entre ce qui explique et ce que l'on veut expliquer. Le mécanisme permet d'ouvrir la boîte noire.

L'insistance sur l'action, sur la précision, l'abstraction et la réduction, la recherche de l'ouverture de la boîte noire, créent un lien entre analyse par mécanismes et individualisme méthodologique. L'article de Raymond Boudon insiste sur ce lien. Hedström et Swedberg nuancent. Ils font remarquer que l'individualisme méthodologique strict énonce que les explications rigoureuses doivent n'être posées qu'en termes d'analyse des individus agissant. Il existe une version plus « faible » de l'individualisme méthodologique qui admet que ceci est rarement possible en pratique. Certes, toute institution peut être expliquée par les conséquences voulues ou non voulues des actions individuelles. Mais, en pratique, il faut souvent incorporer certains états macro dans l'analyse.

Typologie et exemples de mécanismes

Hedström et Swedberg, en s'inspirant de James Coleman⁵, proposent une typologie des mécanismes en trois classes.

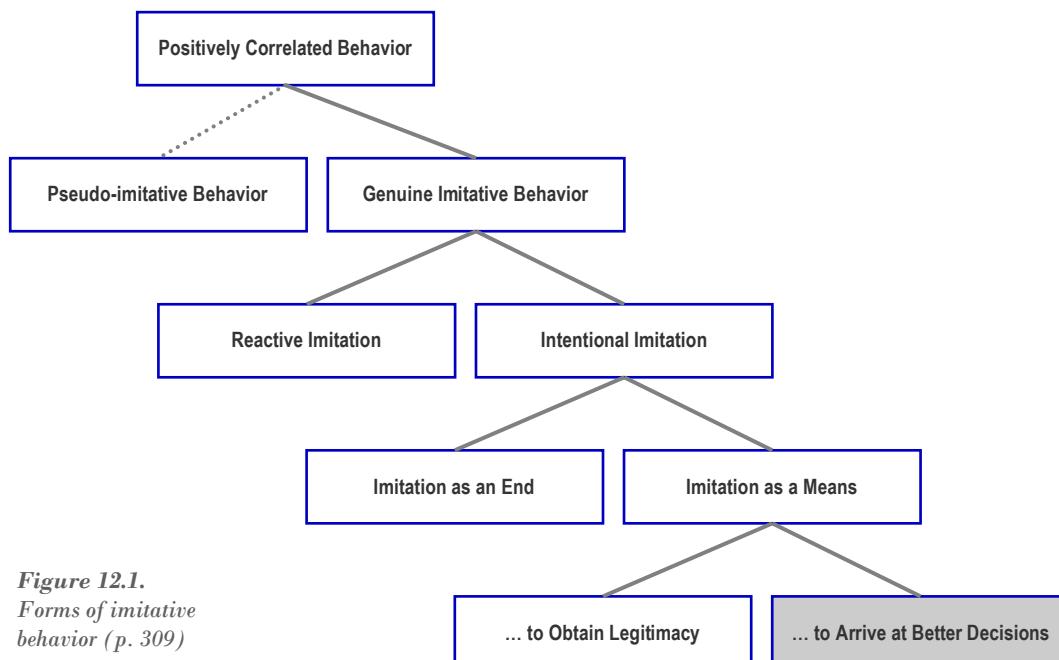
Les mécanismes macro-micro : un acteur est dans une situation particulière, déterminée par des éléments macro. On est proche des analyses de Goffman ou de Popper.

Les mécanismes micro-micro : l'acteur est confronté à des idées, des croyances, des opportunités d'action.

Les mécanismes micro-macro : une pluralité d'acteurs agissent, et le résultat – voulu ou non voulu – de ces actions individuelles est de nature macro. C'est l'effet émergent, du type de la prophétie auto-réalisatrice.

Quels exemples de mécanismes peut-on donner ? Ce sont souvent des mécanismes de type micro-macro : des décisions individuelles conduisent à des effets émergents. Par exemple, les mécanismes de ghettoïsation analysés par Schelling (qui est un des auteurs du livre). Ou la prophétie auto-réalisatrice de Merton qui a déjà été mentionnée. Plusieurs articles soulignent que les mécanismes se combinent ou s'opposent par paires. Soit les mécanismes sont mutuellement exclusifs, et l'incertitude porte sur quelle chaîne causale va être déclenchée ; soit les mécanismes sont simultanés, et l'incertitude porte sur le résultat net issu du déclenchement de plusieurs mécanismes (qui peuvent jouer dans des directions opposées – comme l'effet revenu et l'effet substitution). Elster note par exemple que quand il y a dissonance entre ce que nous souhaitons et ce qui se passe réellement, nous cherchons à réduire cette dissonance (Festinger). Il met en lumière qu'il existe deux mécanismes possibles pour opérer cette réduction : soit de réconcilier le monde avec nos souhaits (« *wishful thinking* »), soit d'adapter nos attentes en les revoyant à la baisse (« *adaptive preferences* »). Certains auteurs essaient de construire des mécanismes originaux. Stinchcombe, par exemple, étudie trois contextes différents : les entreprises sur les marchés, les universités et les États. Et il cherche à trouver un mécanisme général, pouvant opérer dans ces trois contextes, qui puisse expliquer pourquoi, dans ces univers concurrentiels, une entreprise peut rester durablement dominante, une université peut rester durablement la première (Harvard) et un État peut rester durablement plus puissant que les autres. On est là au cœur de l'analyse en termes de mécanismes : la recherche d'une généralité qui puisse s'appliquer à des contextes divers, la recherche des causes, de ce que Elster appelle les « *cogs and wheels* », les engrenages des roues dentées. Pour Stinchcombe, le mécanisme tourne autour de deux choses : un effet de champ concurrentiel (il existe des niches structurelles dans le champ) et un effet venant d'un flux d'actions continu de la part

des acteurs qui s'affirment comme durablement les meilleurs. S'il n'y avait que des positions structurelles, la concurrence ne fonctionnerait plus. S'il n'y avait que l'action des acteurs, la domination serait beaucoup moins durable. C'est la combinaison des deux effets qui explique le phénomène selon Stinchcombe. L'article est à la fois intéressant et décevant. Il illustre la difficulté qu'il y a à raisonner en termes de mécanisme. Malgré les efforts de l'auteur, on ne voit pas très bien en effet de quelle nature est le mécanisme et on ne le voit pas réellement jouer dans sa précision. Il est possible de faire une remarque : une analyse en termes de mécanisme devrait donner lieu à une représentation graphique du mécanisme. De ce point de vue, c'est sans doute le papier de Peter Hedström qui est finalement le plus intéressant. Hedström s'intéresse à un phénomène, l'imitation rationnelle, et essaie



d'en mettre en évidence le mécanisme. Il arrive à la représentation graphique ci-jointe

On voit qu'il y a imitation rationnelle si l'on constate un mécanisme de réelle imitation, intentionnelle, dans lequel l'acteur considère l'imitation comme un moyen de parvenir à une fin qui permet d'arriver à des décisions rationnellement supérieures. Ce mécanisme peut aller de pair avec un autre mécanisme, qui consiste en une réduction de la dissonance - « *a mimetic process whereby organizations – or rather key human actors within organizations – believe that they can improve the performance of the organization by imitating others, and in doing so, they also reduce whatever cognitive dissonance might be stemming from unconventional and self-reliant behaviour.* » (p. 314-315).

Conclusion

La conclusion peut s'inspirer de deux points fondamentaux.

Le premier est emprunté à l'article de Raymond Boudon. La question que se pose l'auteur est à la fois simple et profonde : pourquoi certaines explications données dans les sciences sociales apparaissent-elles comme « finales » et pourquoi certaines explications appellent-elles d'autres explications en termes de « pourquoi ? » La

réponse tient pour l'auteur à l'articulation entre individualisme méthodologique et analyse en termes de mécanismes. Soit l'explication repose sur l'analyse de l'action, de l'acteur, de ses raisons qu'elles soient cognitives ou de croyance. Soit l'explication repose sur des « êtres de raison » – « une entité causale qui n'existe que dans la tête de celui qui y a recours »⁶ – et, plus grave, sur des êtres de raison boîtes noires.

Le second est énoncé par Diego Gambetta. L'analyse en termes de mécanismes est fondamentale dans la démarche qui procède de manière qualitative, par étude de cas. En spécifiant des mécanismes possibles, le chercheur s'autorise ensuite, lorsqu'il étudie le cas, à « tester des effets prédis » [par les mécanismes modélisés] (« testing via predicted effects » - op. cit., p. 120). On renverra sur ce point au modèle exemplaire que constitue l'analyse théorique du phénomène du pourboire en termes de mécanismes, telle qu'elle a été menée par Diego Gambetta⁷ ■

Colette Depeyre & Hervé Dumez
PREG — CNRS / École Polytechnique

1. Elman Colin (2005) « Explanatory typologies in the Qualitative Study of International Politics. » *International Organization*, vol. 59, n°2, Spring, pp. 293-326 ; George Alexander L. & Bennett Andrew (2005) *Case Studies and Theory development in the Social Sciences*. Cambridge, Mass., M.I.T. Press. Ch. 11.
2. Dragos Aligicia Paul (2005) *Uncertainty, Human Action and Scenarios*. George Mason University, Mercatus Center, Working paper 57.
3. En nous appuyant sur Hedström Peter & Swedberg Richard (1998) *Social Mechanisms. An Analytical Approach to Social Theory*. Cambridge, Cambridge University Press.
4. Cité in George & Bennett, p. 230.
5. Coleman James S. (1986) « Social Theory, Social Research, and a Theory of Action. » *American Journal of Sociology*, vol. 91, pp. 1309-1335.
6. Boudon Raymond (2006) « Bonne et mauvaise abstraction » *L'Année sociologique*, vol. 56, n°2, p. 266. Dans le cas des êtres de raison boîtes noires, la perte de contact avec le réel risque d'être définitive, note Raymond Boudon.
7. Gambetta Diego (2006) « What Makes People Tip: Motivations and Predictions ». *Le Libellio* vol. 2, n°3, pp. 2-10.

Jeux d'échelle

Anny Borzeix présente le texte de J. Revel "Micro-analyse et construction du social"¹, puis mobilise les idées principales de ce texte pour une relecture de son travail sur les incivilités.

L'ouvrage est né d'un séminaire à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales ayant réuni des anthropologues et des historiens autour du thème de la *micro-historia*, courant de recherche apparu en Italie dans les années 70, version historique de l'individualisme méthodologique mûtinée de constructivisme. Un extrait de la couverture pose d'emblée la question centrale discutée : « Le petit est-il meilleur à penser que le grand, le détail que l'ensemble, le local que le global ? Quels gains procure, avec quels effets et quelles apories, l'étude intensive d'objets très limités ? ».

Extrait du texte de Revel : « A la hiérarchie des niveaux d'observation, les historiens réfèrent instinctivement une hiérarchie des enjeux historiques : pour exprimer les choses trivialement, à l'échelle de la nation, on fait de l'histoire nationale ; à l'échelle locale, de l'histoire locale (ce qui, en soi, n'engage pas nécessairement une hiérarchie d'importance, en particulier du point de vue de l'histoire sociale). Saisie au ras du sol, l'histoire d'un ensemble social se disperse, en apparence, en une myriade d'événements minuscules, difficiles à organiser. La conception traditionnelle de la monographie cherche à le faire en se donnant pour tâche la vérification locale d'hypothèses et de résultats généraux. Le travail de contextualisation multiple pratiqué par les micro-historiens part de prémisses très différentes. Il pose, en premier lieu, que chaque acteur historique participe, de façon proche ou lointaine, à des processus –et donc s'inscrit dans des contextes– de dimensions et de niveaux variables, du plan local au plus global. Il n'existe donc pas d'hiatus, moins encore d'opposition entre histoire locale et histoire globale. Ce que l'expérience d'un individu, d'un groupe, d'un espace permet de saisir, c'est une modulation particulière de l'histoire globale. Particulière et originale car ce que le point de vue micro-historique offre à l'observation, ce n'est pas une version atténuée, ou partielle, ou mutilée de réalités macro-sociales : c'en est une version

S'il n'est pas question de vouloir évaluer l'apport d'un courant de recherche qui appartient à une discipline qui n'est pas la nôtre (ici, l'histoire), l'enjeu de la réflexion proposée dans cet ouvrage déborde le champ en question et concerne très directement bon nombre de recherches en sciences sociales, notamment en gestion et en sociologie. Au-delà des effets de mode auxquels cette perspective semble à première vue sacrifier – le risque de fétichiser le micro ou celui de la « pulsion monographique » (Abeles) – la question de fond soulevée est la suivante : quels sont les « effets de connaissance » associés au choix d'une échelle d'observation micro ? Cette stratégie, précise Revel,

ne se confond pas avec l'approche monographique très fréquente en histoire sociale. Il s'agit de s'interroger de façon ouverte sur les « dimensions pertinentes de l'objet de connaissance et sur les niveaux d'analyse les plus propres à rendre raison de la construction du social ». Autrement dit, la thèse défendue n'est pas que « *small is beautifull* » mais que « *small* est heuristique » (au sens de la fabrique de l'idée, du questionnement, de la production de connaissances).

La *micro-historia* est bien un « courant de recherche », sans programme unifié et articulé, et non une école, car plutôt que de chercher à unifier la méthodologie, elle s'est organisée autour d'une pratique en réaction contre l'histoire sociale. Symptôme d'une insatisfaction croissante face à l'usure des paradigmes scientifiques et des catégories d'analyse (les agrégats massifs, « la » classe ouvrière, « le » capitalisme, la recherche du répétitif, des lois...) qui inspiraient les sciences sociales depuis le XIX^{ème} siècle, ce courant entend prendre une distance critique par rapport aux approches macro-sociales dominantes en histoire et en sociologie jusque dans les années 70. La *micro-historia* entend rendre à l'expérience des acteurs sociaux dans leur singularité une signification face au jeu des structures et des institutions. Refusant l'idée que l'importance d'un phénomène est proportionnelle à sa taille et les dichotomies qui en découlent – l'opposition entre la grande et la petite histoire, le local/le national, le bas/le haut – ces hiérarchies si ancrées dans nos têtes qu'elles nous aveuglent, les auteurs de ce courant partent de la question : que se passe-t-il quand on change la focale de l'objectif, qu'on grossit l'objet visé ? Le pari étant de faire apparaître grâce au « souci de l'expérimentation » une autre trame, une autre organisation du social.

On peut résumer en cinq points les idées essentielles partagées.

Premièrement, la *micro-historia* (tout comme les démarches micro analytiques en sociologie) est le lieu d'un intense débat épistémologique, l'occasion d'un retour critique et d'une redéfinition des objets, des instruments et des procédures d'analyse.

Deuxièmement, le rôle du micro est mis en avant mais au sein d'une réflexion plus globale sur la variation d'échelle. C'est le principe de variation, non le micro en soi qui compte. Si la contextualisation multiple (multiplier les niveaux) donne bien du relief, faire varier les échelles d'analyse fait voir *autre chose*. Jacques Revel se sert d'une métaphore cinématographique pour faire comprendre le sens de « micro » qui n'est pas l'équivalent de miniaturisation. En 1966, Antonioni raconte dans *Blow Up* l'histoire d'un photographe londonien (inspirée d'une nouvelle de Cortazar) qui fixe par hasard une scène dont il est le témoin. Elle lui est incompréhensible. Il l'agrandit jusqu'à ce qu'un détail invisible le mette sur la piste d'une « autre » lecture d'ensemble. C'est donc la variation d'échelle, dit Revel, et non le fait d'agrandir ou de diminuer la taille de l'objet qui permet de passer d'une lecture à une autre.

Troisièmement, la notion de contexte, au cœur d'un débat controversé qui traverse aujourd'hui toutes les sciences sociales, doit être revisitée. A ce sujet Bateson (1966)² écrit : « Pour moi il était devenu clair que c'était ce phénomène du contexte ainsi que celui, étroitement lié du sens, qui définissait la ligne de séparation entre la science dans l'acception classique du terme et le type de science que j'essayais de bâtir ». En histoire, Revel relève trois usages courants (et paresseux) : un usage rhétorique (illustrer, produire un effet de réel), un usage argumentatif (préciser les conditions générales au sein desquelles un événement a lieu) et un usage interprétatif ou

explicatif ou encore cognitif (les raisons, les conditions qui permettent de rendre compte de ce qu'on observe). Pour la *micro-historia*, les trois sont insatisfaisants. De même que les éthno-méthodologues ou les socio-constructivistes le préconisent, il faudrait plutôt réaliser un *travail de contextualisation*, par les acteurs et par les chercheurs (voir Garfinkel pour en savoir plus : il s'agit en quelque sorte de se donner les moyens de suivre les acteurs « au plus près » de leur travail d'interprétation et de construction du social au moyen, notamment, du langage, ressource privilégiée d'accès à l'intelligibilité). Dans cette perspective, le contexte n'est ni « donné », ni unifié, ni homogène : il est le fruit, en partie, d'une construction par les acteurs eux-mêmes.

Quatrièmement, la *micro-historia* se refuse à opposer global et local ou même à les hiérarchiser. L'expérience la plus élémentaire, individuelle ou d'un groupe, est éclairante parce que plus complexe ; elle permet d'analyser des phénomènes dynamiques, d'émergence, de circulation, de négociation, d'appropriation, des processus, et non des états. Voir les travaux de Edward P. Thompson (*The making of the working class*, 1963), Giovanni Levi (*Le pouvoir au village*, 1989) – l'histoire de la carrière d'un exorciste piémontais du XVII^{ème} à partir des biographies de tous les habitants qui ont laissé une trace documentaire sur 50 ans – ou encore ceux de Carlo Ginzburg³ dont l'ouvrage reconstitue grâce aux archives judiciaires les paroles d'inquisiteurs et d'accusés, des « situations d'interlocution » à travers lesquelles des affaires de sorcellerie se sont nouées au XVI^{ème} et ont laissé des traces ; rares sont les cas où la documentation à caractère dialogique (paroles proférées, actes de langage) est disponible, ce qui permet de rapprocher la *micro-historia* de l'expérience ethnographique et de la micro-sociologie des interactions verbales (ethnographie de la communication, analyse de discours).

Cinquièmement, l'individualisme méthodologique tel que pratiqué par les historiens a ses limites : c'est d'un ensemble plus large, d'une expérience plus collective, un phénomène plus général qu'on cherche à rendre compte. C'est la complexité de l'analyse, selon les micro-historiens, qui requiert le rétrécissement du champ de l'observation. Mais le principe de base demeure : c'est à partir de comportements individuels que l'on peut construire les modalités de l'agrégation sociale. Il s'agit donc pour eux (comme pour nous) de dé-naturaliser, de dé-banaliser ces mécanismes d'agrégation dont les entités sociales sont le fruit, en insistant sur les modalités ou mécanismes – relationnels, organisationnels, communicationnels, pragmatiques – qui les rendent possibles.

Essai de transposition : un exemple

Lors d'un séminaire en 2006 sur les « processus de citoyenneté » et la question des *niveaux d'observation*, j'ai eu l'idée de revenir, avec un peu de recul, sur une recherche récente⁴ en m'inspirant d'une relecture de ce livre, *Jeux d'échelles*. D'y revenir sous l'angle de nos propres méthodes et catégories d'analyse et de ce que toute méthode contient d'angle mort et de présupposés, le plus souvent enfouis et inconscients. Empruntant à la micro histoire italienne l'idée que c'est la variation des échelles d'analyse et non la miniaturisation du niveau d'observation qui est heuristique, j'en ai proposé une illustration à partir de notre matériel d'enquête⁵.

Multiplier les entrées pour « donner du relief ».

Nous avons choisi une démarche multiscopique : multiplier les entrées et niveaux d'analyse sur notre objet de recherche – le traitement des incivilités – pour « lui donner du relief », avons-nous dit. L'enquête montre que ce traitement est distribué sur une multitude d'acteurs et d'instances. A l'échelle de la *commune* et notamment des services dédiés à ce traitement par les pouvoirs publics locaux, services coordonnés au sein d'un Contrat Local de Sécurité (CLS) ; à l'échelle d'un *service public* de proximité de santé, un Centre médico-pédagogique (CMP), implanté au coeur de Grigny ; à l'échelle des *professions intermédiaires* que sont les médiateurs et les animateurs sociaux de la ville, suivis dans leurs interventions sur le terrain ; à l'échelle des *communautés intermédiaires* que sont les copropriétés qui prennent une part souvent active à la gestion de ce problème ; à l'échelle enfin des *habitants* impliqués dans des initiatives ou tout simplement concernés, confrontés à, effrayés par ces incivilités. L'image obtenue rend compte du caractère feuilletté du social.

Ce faisant, en procédant ainsi, nous cherchions à faire apparaître les articulations entre ces divers niveaux spatio-temporels de l'action locale, du plus individuel au plus institutionnel, pour saisir des « processus de citoyenneté ». Au total, ces jonctions nous sont apparues plus nombreuses et plus solides que nous ne l'avions imaginé mais plus fragiles et souvent plus éphémères et superficielles aussi. Cette fragilité fait sans doute leur force, idée que nous avons cherché à documenter par des observations rapprochées, des traces écrites, des visites guidées, l'assistance à toutes sortes de réunions (de comités de voisinage, de CLS, de copropriété) et bien sûr des entretiens (individuels, croisés, collectifs...).

Cette *variation des situations d'énonciation* sur ce qui se fait, se pense, se ressent face à ces comportements dits d'incivilité a enrichi notre compréhension de ce qui se vit au quotidien dans ces cités dites sensibles, où l'ordre social est certes dégradé mais tient « quand même ». Et en amont, sur les formes ordinaires de la sociabilité et de la civilité dans ces hauts lieux de la relégation. Nos interrogations portent donc sur ce qu'on peut appeler la « grammaire réelle du contrôle social », sur le « comment ça tient » et non sur les origines ou les causes du phénomène (ces comportements déviants et infra-pénaux), encore moins sur les violences urbaines. Prenant le contre pied de la littérature sociologique dominante elles privilégient le *point de vue de la réception*, celui de ceux qui, vivant dans ces cités, souffrent de ces comportements et non celui des auteurs d'incivilités que nous n'avons guère rencontrés.

Variation d'échelle : qu'avons-nous « vu » ?

Qu'avons nous "fait" en procédant ainsi ? Pour résumer je dirais que si la contextualisation multiple (multiplier les niveaux) donne bien du relief, faire varier les échelles d'analyse fait voir *autre chose*. C'est cette nuance que j'ai proposé d'illustrer à partir du travail de terrain. Je n'en livre ici que l'ossature.

L'une des idées fortes que je retiens de l'ouvrage coordonné par Revel est que l'expérience la plus élémentaire, individuelle ou celle d'un groupe, est éclairante puisque elle permet d'analyser des phénomènes complexes de circulation, de négociation, d'appropriation, bref des processus, non des états. Rapportée à la recherche sur les incivilités, la version « différente » – l'autre lecture – dont parle Revel à laquelle je suis parvenue grâce à cette variation d'échelle tient en 4

propositions :

- Plus le grain est fin plus on a de chance de repérer ces connexions entre société civile et acteurs institutionnels.
- Traitement des incivilités et travail de civilité sont inséparables à cette échelle de l'action en public qu'est l'action des habitants.
- La frontière entre action publique et action civique, à cette échelle toujours, a tendance à s'estomper, se brouiller, à perdre du sens.
- La participation « couverte »⁶ des habitants, invisible, non recensée comme telle, contribue autant sinon d'avantage que la participation « ouverte », instituée et intentionnelle, au maintien de l'ordre social et à la gestion quotidienne des incivilités ■

Anni Borzeix

PREG — CNRS / École Polytechnique

1. Introduction du livre *Jeux d'échelles, la micro-analyse à l'expérience* dirigé par Jacques Revel. Paris, Seuil/Gallimard/Ed. de l'EHESS, 1996
2. *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1966.
3. Auteur d'un article fondateur « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 6, 1980, pp. 8-44.
4. Menée au CRG par A. Borzeix, D. Collard et N. Raulet Croset « Action publique et ordre social à l'épreuve des incivilités – des dispositifs et des hommes », rapport de 395 pages, dans le cadre d'un appel d'offre du PUCA sur la Polarisation de l'Urbain.
5. Illustration que je ne reprendrai pas ici : celui d'un "individu-relais" qui illustre à lui seul différentes modalités de connexion entre action individuelle municipale et associative.
6. Notion développée dans un article récent. Cf. Anni Borzeix, Damien Collard, Nathalie Raulet Croset, « Participation, insécurité, civilité : quand les habitants s'en mêlent », *Cahiers de la Sécurité*, n° 61, 2006.

Secrétariat de rédaction et mise en forme : Michèle Breton